

L'épreuve physique de l'immersion ethnographique : Quand le corps rabat les cartes de la recherche

Dorian Marchais¹

Maître de conférences, Laboratoire CRIEG-REGARDS, Université de Reims Champagne-Ardenne

2026, Vol.14, No1

DOI : Marchais, D. (2026). L'épreuve physique de l'immersion ethnographique : Quand le corps rabat les cartes de la recherche. Carnets De La Consommation. <https://doi.org/10.48748/Y532-NQ75>

¹ Contact auteur : dorian.marchais@univ-reims.fr

L'épreuve physique de l'immersion ethnographique : Quand le corps rabat les cartes de la recherche

Résumé :

Cet article explore les difficultés rencontrées lors d'une immersion ethnographique dans un écovillage français, un terrain de recherche riche et prometteur, mais « miné » de conditions de vie difficiles. À travers une mise en réflexivité, l'article montre comment les étrangetés d'un terrain peuvent impacter le corps, puis la démarche de recherche, contraignant le chercheur à interrompre prématurément son immersion. Il rapporte que si des stratégies connues consistant à s'adapter aux pratiques des hôtes ou à simuler l'accord du chercheur ont été mises en place, elles n'ont pas suffi à surmonter les divergences profondes dans les pratiques et tensions internes, qui ont engendré un malaise physique et moral croissant. Cette expérience soulève ainsi la question de la place du corps dans la démarche ethnographique, illustrant l'importance de la transparence méthodologique.

Mots clés : ethnographie ; difficultés ; souffrance corporelle ; méthodologie

Abstract :

This article investigates the challenges encountered during an ethnographic immersion in a French ecovillage - a research field that is both rich and promising, yet fraught with harsh living conditions. Through a reflexive perspective, the paper demonstrates how the strangeness of the field can affect the researcher's body and in turn, the research process itself, ultimately compelling the premature interruption of the immersion. While established strategies - such as adapting to hosts' practices or simulating compliance - were implemented, they proved insufficient to overcome deep-seated divergences in daily practices and internal tensions, which progressively generated physical and moral discomfort. This experience therefore raises the question of the body's place in ethnographic inquiry, underscoring the importance of methodological transparency.

Keywords : ethnography ; challenges ; bodily suffering ; methodology

Introduction

Suis-je un mauvais chercheur si je mets fin prématurément à mon immersion ethnographique ?

Ai-je eu les bonnes réactions et la bonne démarche face à mes hôtes et à l'environnement d'accueil ? M'étais-je assez formé à l'aide de manuels de méthodologie, de cours ou de discussions avec des pairs pouvant m'apporter des « trucs et astuces » pour aborder mon terrain ?

Vais-je me faire pointer du doigt par mes collègues comme un « mauvais », un « incompetent » ? Suis-je finalement à ma place en tant que chercheur ?

Autant de questions qui me sont venues à l'esprit après avoir décidé de stopper prématurément mon immersion ethnographique dans un écovillage français², en raison de conditions de vie devenues insupportables pour moi. Des questions qui tournent et retournent dans ma tête, me faisant culpabiliser de renoncer à un terrain que je trouvais grandiose et fascinant, riche et prometteur avant de m'y émerger. D'autant que ce terrain constituait ma première immersion ethnographique en tant que chercheur. Je voulais l'explorer et collecter des données, pour ma connaissance personnelle, pour faire avancer la science et apporter des pistes de réflexion à des problèmes sociétaux, mais aussi pour ma carrière de jeune chercheur. On sait comment la concurrence est rude pour les nouveaux docteurs.

J'ai souhaité aborder dans cet article l'abandon de mon terrain au travers d'une approche réflexive. Après tout, si je n'ai pu réaliser tous mes objectifs d'immersion, je peux néanmoins mettre à profit cette expérience et la partager. La question des contrariétés et vicissitudes éprouvées lors d'un terrain n'est pas nouvelle, Malinowski (1985) ayant lui aussi éprouvé de telles difficultés en Nouvelle-Guinée. Aujourd'hui encore, ces difficultés sont courantes, comme le note Fassin : « *chaque chercheur pourrait probablement établir une liste des lieux dont on lui a rendu l'accès difficile* » (2008 : 9). Les chercheurs en marketing n'échappent pas à ces difficultés qui obligent parfois à redéfinir la démarche méthodologique. À la suite de Robert-Demontrond et al., j'ai donc souhaité « *être transparent sur la question des déconvenues et des terrains inaccessibles* » (2018 : 46), afin, peut-être, d'éclairer, voire de rassurer, des collègues pouvant être dans des situations similaires.

En relisant mes notes prises durant et après mon immersion dans l'écovillage, et en prenant du recul sur celles-ci et sur mon terrain, j'ai constaté la centralité du corps dans les raisons qui m'ont mené à interrompre mon immersion. Si j'ai décrit les difficultés que j'ai rencontrées

² Dans un souci d'anonymat, et au vu du sujet traité, le nom de l'écovillage n'est pas cité.

pendant ou de suite après les avoir vécues, je n'ai compris que plus tard que c'est mon corps qui a été fortement mis à l'épreuve, jusqu'à briser ma volonté de recherche. Dans cet article, je reviens donc sur la succession d'étrangetés et de souffrances vécues par mon corps, dont l'accumulation m'a mené vers un « burnout » de mon terrain. En dépit d'un fort enthousiasme et d'une volonté importante de faire de la recherche, ainsi que d'explorer cet écovillage, j'ai renoncé à poursuivre mon immersion. Et pourtant, j'ai essayé de tenir. Je savais que c'était un terrain riche. J'avais l'envie de le mener à bien. J'ai tenu bon plusieurs jours en faisant fi de ces difficultés vécues. Mais l'affect et les ressentis ont pris le dessus sur la raison et la volonté, au point de provoquer un rejet total du terrain, un véritable « ras-le-bol ».

Si « *être ethnographe, c'est aller là où on n'est pas désiré* » comme le faisait remarquer Favret (1969 : 1076), ce n'est pas la phase d'accès au terrain qui m'a posé des difficultés, même si celle-ci ne fut pas aisée par bien des aspects. Il ne s'agissait pas non plus de problématiques d'intégration dans la communauté – qui s'est bien réalisée. Ce sont les conditions imposées par le mode de vie de l'écovillage qui m'ont posé les plus grandes difficultés. Initialement, j'avais pour projet de réaliser une immersion dans un écovillage de deux à quatre semaines consécutives, selon l'intérêt du terrain et l'intégration dans la communauté. Néanmoins, en raison des souffrances éprouvées, j'ai fini par modifier mon projet en interrompant l'immersion au bout de cinq jours. Dès lors, la problématique suivante guide cet article : Comment les étrangetés d'un terrain peuvent-elles mettre à l'épreuve le corps jusqu'à conduire celui-ci à devenir un obstacle à la recherche ? Pour y répondre, je reviendrai d'abord sur le contexte dans lequel j'ai mené cette immersion, avant de préciser la familiarisation que j'ai effectuée en amont pour aborder au mieux mon terrain. Ensuite je détaillerai précisément les difficultés que j'ai rencontrées durant mon immersion, au prisme des ressentis et conséquences sur mon corps.

Le contexte du terrain, un écovillage au mode de vie radical

Afin de mieux comprendre les difficultés que j'ai rencontrées lors de mon immersion, je vais d'abord revenir sur les raisons m'ayant mené à étudier un écovillage, avant de présenter celui que j'ai retenu et les activités auxquelles j'ai pris part durant l'immersion.

J'ai souhaité me rendre dans un écovillage afin de poursuivre mes recherches portant sur l'analyse des relations homme-nature et leur influence sur les pratiques de consommation. En effet, après avoir réalisé un premier terrain qualitatif à l'aide d'entretiens individuels auprès de consommateurs, j'ai cherché à combler les lacunes éventuelles de cette approche centrée sur l'individu. Si la démarche par entretien permet d'accéder à une part précieuse des expériences vécues en mobilisant les capacités réflexives et narratives des répondants, elle laisse néanmoins parfois dans l'ombre ce qui relève des pratiques tacites ou des tensions

ressenties mais peu verbalisées. L'ethnographie, en revanche, donne accès à ces dimensions incorporées et situées de l'expérience - y compris lorsque les acteurs ne les formulent pas explicitement dans leurs discours (Arnould, 1998 ; Schouten et McAlexander, 1995). Elle permet de capturer tous les éléments observables et non observables d'une sous-culture.

Mes recherches étant particulièrement axées sur la durabilité, notamment à travers les liens entre certaines pratiques et le rapport homme-nature – au sens ontologique (Descola, 2005) – il m'a paru pertinent de sélectionner les écovillages comme terrain ethnographique. En effet, leur objectif est de permettre à leurs résidents d'adopter collectivement un mode de vie plus durable. Les écovillages, en tant que nouvelles formes culturelles et modèles de durabilité, suscitent l'intérêt des chercheurs qui interrogent la dimension écologique de la culture de consommation (Cooper et Baer, 2018). Leur organisation repose sur des expérimentations sociales qui apparaissent durables et viables (Kozinets et Belz, 2011), ce qui en fait un terrain d'immersion privilégié ayant retenu mon attention.

J'ai choisi plus particulièrement un écovillage parmi les 120 de France (la Coopérative Oasis, février 2023) car celui-ci est l'un des seuls à refuser toute forme d'exploitation et de consommation animale, en exigeant de ses membres – comme des visiteurs – diverses règles. Par exemple, ils ont l'obligation d'adopter un régime alimentaire et non-alimentaire strictement végétarien et ne doivent pas faire pénétrer d'animal sur le site. Les animaux y sont en effet perçus non comme des ressources ou des compagnons au service de l'humain, mais comme des êtres semblables aux hommes. Dans cette perspective fortement teintée d'animisme (Marchais et al., 2024), les posséder ou les consommer revient à commettre une transgression morale, ontologique, envers un être reconnu comme sujet. C'est cette conception du monde où le végétarisme devient l'expression d'un principe de continuité entre humains et non-humains qui faisait de cet écovillage un terrain privilégié pour observer comment se matérialise une cohabitation homme/nature fondée sur une non hiérarchisation du vivant.

D'autre part, la communauté de cet écovillage – dont la population est d'environ dix individus de 7 à 40 ans – affiche une volonté de vivre de manière plus écologique au travers de ses choix de consommation. Les résidents adoptent une consommation basée sur la simplicité volontaire (Craig Lees et Nill, 2002 ; Shaw et Newholm, 2002) et le minimalisme (Guillard, 2021). Cette communauté fonctionne et se développe presque uniquement avec des matériaux et denrées alimentaires récupérés ou autoproduits, et adopte un confort de vie très rudimentaire et une gestion raisonnée des ressources. Ce mode de vie a pour objectif de partager équitablement et horizontalement les ressources entre humains et non-humains (animaux et végétaux principalement), et s'avère être radical. Enfin, j'ai sélectionné cet écovillage pour sa praticité, celui-ci étant ouvert aux visiteurs. L'écovillage propose des périodes d'accueil définies par les résidents qui y présentent leur mode de vie. De ce point de

vue, échanger avec des individus enclins à accueillir des visiteurs me semblait plus simple dans cet écovillage. D'autant que l'accessibilité des hôtes et l'acceptation du chercheur sur le terrain ne sont pas toujours aisées (Robert-Demontrond et al., 2013). Afin d'être accepté sur le terrain, je suis entré en contact avec l'écovillage par mail (le seul moyen de contact), en y expliquant ma démarche. Mon immersion a ensuite été acceptée, mais uniquement dans le cadre de périodes de visites délimitées. Ces périodes organisées durant la saison estivale ne dépassent pas une semaine et sont soumises à la participation à des chantiers pour le compte de l'écovillage (le visiteur doit travailler pour la communauté), mission que j'ai consenti à effectuer.

Conformément à la méthode préconisée pour étudier les écovillages (Hong et Vicdan, 2016), j'ai adopté une position d'observateur participant lors de mon immersion. J'ai ainsi à la fois participé à la plupart des activités menées, tout en adoptant une position d'observation. En d'autres termes, j'ai cherché à vivre les pratiques étudiées de manière à en construire une appréhension plus fine. Cette participation m'a d'ailleurs permis d'accroître mon intégration. J'ai ainsi visité et échangé avec les résidents afin de comprendre entièrement l'écovillage : son fonctionnement, sa gestion des ressources (alimentaires et énergétiques), la manière dont sont préparés les repas, ainsi que les activités d'entretiens, de bricolages ou encore récréatives et ludiques qui y sont menées (danses, musiques, jeux (de sociétés ou artistiques), balades en vélo, discussions, etc.). J'ai donc jardiné (préparation des cultures, entretiens des potagers), bricolé (réparation de meubles endommagés, fabrications diverses, coupe de bois), bâti, mais aussi participé à la collecte alimentaire (récupération d'invendus) et non-alimentaire (glanage de matériaux et objets).

Cette position d'observateur participant m'a permis de collecter différentes données à l'aide des méthodes d'observation « classiques » d'une ethnographie : photographies, vidéographies, enregistrements sonores et notes de terrain. En complément, j'ai mené et participé à de nombreuses conversations informelles et j'ai conduit plusieurs entretiens individuels auprès de résidents « clés » en raison de leur durée de présence dans l'écovillage (Levy, 1981 ; Thompson, 1996). J'ai aussi enregistré dans mon journal de terrain les profils des membres et leurs caractéristiques, et je les ai situés dans leur environnement. J'ai aussi capturé leurs pratiques et ai noté leurs comportements et attitudes, leurs sentiments exprimés ou encore leurs tenues vestimentaires et possessions matérielles. Au-delà d'apporter des précisions sur les observations faites et les individus rencontrés, mon journal de terrain m'a permis de recueillir des données sur ma relation en tant que chercheur et mon terrain. J'ai ainsi noté mes sentiments et mes émotions ressentis. Une démarche méthodologique qui s'est avérée très utile a posteriori au vu du terrain et des difficultés que j'ai pu éprouver, et ce en dépit de la familiarisation pré-immersion que j'ai pourtant réalisée et que nous abordons à la suite.

La familiarisation en amont de l'immersion, étape essentielle de cette ethnographie

Conformément à la littérature, la mise en œuvre d'une méthode ethnographique implique de se familiariser, en amont de l'immersion, avec la « culture » du groupe étudié (Schouten et McAlexander, 1995). Le but est de s'initier à cette culture afin de réduire « l'écart sémantique », c'est-à-dire la différence entre la signification donnée par les membres à certaines pratiques ou conceptions et celle que perçoit le chercheur étranger à cette culture.

N'ayant jamais vécu dans un écovillage ni eu de proches ayant ce mode de vie, j'ai souhaité me familiariser avec le sujet des communautés écologiques et écovillages. J'ai donc visité divers sites Internet et pages de réseaux sociaux en lien avec les écovillages, et j'ai rassemblé des informations auprès de collègues familiers avec le sujet. J'ai aussi étudié la littérature en gestion, et plus spécifiquement en marketing, portant sur les communautés, communautés écologiques et écovillages (e.g. Casey et al., 2017, 2020 ; Hong et Vicdan, 2016 ; Schau, Muniz et Arnould, 2009). Me familiariser avec les écovillages m'a permis d'entrevoir les normes, valeurs et représentations de cette culture (Schouten et McAlexander, 1995), mais aussi de découvrir le sens de certains comportements et terminologies (Geertz, 1973). Mon objectif était de saisir au maximum les termes spécifiques au « monde » des écovillages, afin d'en comprendre la signification et éviter des difficultés sur le terrain. Au-delà la littérature générale sur les écovillages, j'ai aussi mené une étude documentaire portant spécifiquement sur l'écovillage que j'ai retenu. Cette étape m'a permis de compléter et d' étoffer la collecte des données, mais aussi de la préparer. J'ai étudié le site Internet de l'écovillage tenu par les résidents qui y présentent notamment la communauté et ses principes et règles. Je me suis intéressé également à des livres écrits par l'un des fondateurs de l'écovillage, qui y retrace la création et la vie dans l'écovillage durant les trois premières années. L'auteur donne un certain nombre d'exemples de pratiques employées concrètement.

Après avoir obtenu une première compréhension de la culture des écovillages, et plus spécifiquement de celle de l'écovillage dans lequel je souhaitais me rendre, il m'a semblé pertinent de réaliser une introspection vis-à-vis de ce terrain (Holbrook, 1995 ; Sherry, 1998). En effet, après mon appréhension des écovillages, j'ai compris qu'il s'agissait là d'un terrain particulier, d'un mode de vie qui relève d'expérimentations sociales qui s'éloignent du mode de vie plus « classique » dans lequel j'évolue. L'objectif de cette introspection était donc de me situer par rapport à mon objet d'étude, afin de préciser mon rapport en tant que chercheur avec mon terrain. J'ai donc mené une réflexion sur la manière dont mon terrain m'était plus ou moins familier et comment mon identité pouvait conditionner ma recherche.

Âgé de 26 ans lors de ma découverte de l'écovillage, je n'avais jamais séjourné dans un tel lieu. Cependant, une part non négligeable de mes pratiques s'inscrit tout de même dans une dimension écologique depuis au moins ma majorité. Je me déplace le plus possible en vélo ou

à pied afin de limiter mes consommations et émissions ; je porte une grande attention au recyclage des déchets ; je réutilise et retransforme des objets et mobiliers achetés d'occasion ou récupérés dans des poubelles ; je n'achète aucun mobilier neuf ; je prends soin de mon alimentation et de son origine. Néanmoins, en dépit de cette liste (non exhaustive) de mes pratiques, je n'ai jamais été autant impliqué dans une démarche écologique que via la manière dont elle est mise en œuvre dans l'écovillage que j'ai retenu. Mon mode de vie est éloigné de celui appliqué dans cette communauté.

J'ai alors compris qu'en raison de cette différence de pratiques, le terrain était très certainement susceptible de provoquer de nombreuses réactions de ma part lors de mon entrée (Béji-Bécheur et al., 2011). Les caractéristiques du chercheur peuvent en effet influencer ses liens avec le terrain et l'interprétation qu'il en fait (Clifford, 1988), en particulier si il existe une différence de pratiques. Mon introspection m'a donc mené à comprendre que je devais faire preuve d'un certain recul pour m'ouvrir à des visions du monde et des pratiques qui n'étaient pas les miennes, qui étaient d'ailleurs parfois surprenantes de prime abord. J'ai ainsi cherché à me mettre entre parenthèses, pour aborder mon terrain et accéder à la richesse et la profondeur des données. Cependant, cette posture d'objectivité consistant à neutraliser ou refouler ses ressentis n'a pas toujours été aisée à adopter. Je n'ai pas pu refouler toutes les difficultés que j'ai éprouvées vis-à-vis de mon terrain ethnographique, difficultés sur lesquelles nous revenons à présent.

Les étrangetés de l'immersion, sources d'épreuves physiques

Si l'immersion dans « la vie authentique » des individus (Malinowski, 2010) se réalise notamment par un état d'esprit de sérendipité où le chercheur se laisse imprégner par un maximum d'éléments du terrain (Belk et al., 1988), elle peut aussi devenir quelque chose de prenant pour le chercheur qui agit tel un explorateur. C'est l'expérience que j'ai faite et la leçon que j'ai aussi tirée à mes dépens. Je vais donc restituer dans cette partie les difficultés que j'ai rencontrées, d'autant que la prise en compte des émotions du chercheur est un point d'intérêt (Robert-Demontrond et al., 2013). À ce titre, Borraz, Zeitoun et Dion mobilisent le concept de « contre-transfert » pour désigner les réactions émotionnelles engendrées par le terrain (2021). Les auteurs expliquent qu'il est pertinent de réaliser une démarche réflexive qui prend en compte le contre-transfert. Cette restitution en suit les conseils.

C'est par une belle journée ensoleillée de juin, aux alentours de 10h du matin, que j'emprunte pour la première fois le chemin me conduisant à l'écovillage. Je parcours ce chemin caillouteux pendant plusieurs dizaines de mètres, d'abord le long de près, avant d'arriver devant de ce qui fait office de portail, ouvert, bordé d'un côté de bambous luxuriants et de l'autre d'une danse forêt. En franchissant le portail, j'ai l'impression de pénétrer dans

un autre monde — un espace où mes repères familiers se perdent. J'aperçois la première habitation, une ferme multicentenaire servant de maison principale. Entourant cette ferme, des espaces de verdure où l'herbe est en friche et un arbre majestueux à partir duquel une femme, d'environ 25 ans, fait de la balançoire. Jusqu'alors je n'ai entendu que différents chants d'oiseaux et ai senti les odeurs, pures, de la campagne, une expérience des plus agréable pour moi qui ne me sens pas à mon aise en ville – trop de béton et un air peu qualitatif. Je me présente au groupe que j'ai devant moi, environ cinq personnes, tous ayant la vingtaine ou la trentaine. Il m'offre un accueil des plus chaleureux. Je me sens vite à mon aise.

Au fil des discussions, je jette des regards autour de moi, j'entrevois alors au loin des potagers cultivés avec des tuteurs en bambous, différentes constructions et objets de décoration construits avec des bouteilles de gaz découpées, des planches de bois, des roues de vélos, et divers autres matériels récupérés. Je m'aperçois aussi que la ferme a été aménagée avec les « moyens du bord ». La véranda, d'aspect artisanal, est par exemple faite de planches en bois à l'aspect vétuste et de fenêtres ayant manifestement « vécues », la peinture s'écaillant sur la plupart d'entre elles. Les autres apprentis de l'écovillage semblent eux aussi avoir un certain âge et ne pas avoir bénéficié d'entretien récent.

Passé un temps debout, on me propose de m'asseoir. À ma disposition : une banquette fortement délabrée qui semble passer les saisons en extérieur, un canapé fait d'un matelas posé sur des palettes, des chaises de cuisine un peu rouillées, ainsi que différentes chaises en bois, certaines avec des lattes manquantes ou des trous dans l'assise en osier. Je m'assieds prudemment, conscient que mes réflexes de confort se heurtent déjà à l'esprit du lieu. Ce moment préfigure le processus d'ajustement corporel plus large que m'impose cette immersion : apprendre à habiter un espace où la redéfinition du confort fait partie intégrante de la philosophie écologique.

Nous continuons les échanges et je participe à l'accueil des autres visiteurs, venus comme moi découvrir l'écovillage. Il s'avère que j'étais l'un des premiers de la journée. Dans ma recherche pour distinguer les résidents des visiteurs, j'ai identifié une caractéristique des premiers : tous se déplacent exclusivement pieds nus, malgré le sol jonché de branches de bois et de cailloux. À ma demande d'identification des résidents, l'un d'entre eux m'a ainsi répondu « *tu n'as qu'à regarder ceux qui ont des chaussures et ceux qui n'en ont pas* ». Que ce soit dans l'herbe, la terre, les cailloux et même la forêt où ronces et branches de bois parsèment le sol, les résidents utilisent très rarement des chaussures (sauf lorsque les conditions climatiques, de sécurité ou les déplacements en dehors de l'écovillage l'exigent). Passé ce constat cocasse, on me propose d'adopter cette pratique afin d'avoir « *conscience de la nature* » et de « *la ressentir* » comme me l'explique un résident. En dépit du frein que cela pouvait créer à mon intégration dans la communauté, je refuse poliment par peur de me blesser les pieds avec des épines ou cailloux, mais aussi tout simplement par habitude, confort

et répugnance à me salir les pieds dans la terre poussiéreuse. Ce refus, en apparence anodin, révèle pourtant la distance entre deux socialisations corporelles : l'une, la mienne, héritée d'un univers où la protection du corps et le confort priment ; l'autre, celle de mes hôtes, valorisant la proximité avec le vivant.

Après quelques heures passées à faire connaissance avec les résidents et les visiteurs, ainsi qu'à discuter de l'écovillage et de son fonctionnement, vient l'envie de soulager un besoin naturel. Je demande alors à un résident de m'indiquer les toilettes. Celui-ci me pointe un cabanon adjacent à la ferme principale. Je me rends à ce cabanon et marque alors un « temps d'arrêt » tant je suis surpris à la vue des toilettes. L'écovillage ayant une démarche de préservation des ressources, les résidents doivent adopter une « *gestion dynamique de l'eau* » par l'utilisation de toilettes sèches, les toilettes « classiques » à chasse d'eau étant bannies. Si le concept de toilettes sèches m'est familier, et correspond aux valeurs que je défends, je suis ici surpris de leur hygiène, qui est loin d'être exemplaire. Au-delà de la poussière et des autres saletés présentes autour des toilettes, l'état de la cuvette me frappe le plus. Elle est fortement noircie avec des tâches marron et d'autres résidus dont je n'ose imaginer la teneur. À cette insalubrité s'ajoute la faible intimité que ces toilettes offrent. Elles ne possèdent qu'un simple rideau pour toute fermeture, ni porte ni verrou, autant de caractéristiques qui ne correspondent pas à mes habitudes sociales et sanitaires. Passé le constat visuel, les premières odeurs arrivent à mon nez, odeurs quelque peu rebutantes et amplifiées par la chaleur de l'été et le soleil rayonnant directement sur ces toilettes, construites en palettes et couvertes d'un simple toit en bois. Le besoin étant, je me résigne à y entrer, mais se pose à moi le dilemme de pousser le rideau, jusqu'alors à moitié ouvert et laissant deviner ces lieux. Le rideau aussi ne m'inspire guère confiance. Il passe l'année à l'extérieur et me semble sale, couvert de moisissures. Je n'ose le toucher, tout comme le reste de ce lieu. Pénétrer dans ce lieu est finalement ma première épreuve de cette immersion. J'essaie de mettre en contact le minimum de parties de mon corps avec les différents constituants de ces toilettes. Ayant la possibilité de faire mes besoins debout, je suis en partie rassuré, mais je songe à la manière dont peuvent faire d'autres dans l'obligation de « s'asseoir ». Je songe aussi à la manière dont je vais moi-même devoir faire durant cette semaine pour soulager mes besoins « plus sérieux ». Tout cela commence à me faire réfléchir... En relisant mes notes de terrain, je constate qu'il s'agit là de mon premier « choc » initié par ce confort et ces conditions d'hygiène qui me semblent insalubres, une expérience que je qualifie alors de « déroutante » dans mon journal. Pour autant, ce que je perçois d'abord comme insalubrité témoigne en réalité de l'écart entre ma conception hygiéniste et celle du collectif, davantage tournée vers la préservation et le partage des ressources avec le vivant. Cette confrontation marque à nouveau les prémices du conflit vécu par mon corps entre deux régimes de corporéité : celui d'un chercheur socialisé dans le confort et l'hygiénisme modernes et celui d'une communauté prônant la continuité entre homme et nature.

J'apprends par la suite qu'il y a d'autres toilettes dans l'écovillage. Si celles-ci possèdent un battant de bois en guise de porte, ouvert néanmoins aux extrémités, leur niveau de propreté ne me correspond guère mieux que les précédentes. Si l'écovillage propose d'ailleurs du papier toilettes, les premières toilettes que je visite présentent aussi des indications pour se nettoyer les parties intimes avec un tuyau d'arrosage. L'expérience ne me séduit pas et ne m'inspire pas confiance. Je ne souhaite pas projeter une eau provenant d'un tel tuyau sur mon corps.



Figure 1 - Cuvette des toilettes sèches

Une fois mon envie soulagée, je souhaite me nettoyer les mains. Aucun robinet ou évier n'est évidemment présent dans l'une ou l'autre des toilettes, la préservation des ressources, notamment en eau, étant activement recherchée par l'écovillage. Trois points d'eau sont à la disposition des visiteurs et résidents, l'un situé dans une cuisine d'été (une structure en bois et tôles dont les côtés sont ouverts) et deux autres dans la cuisine et la salle d'eau de la maison. Ces points d'eau sont utilisés pour faire la vaisselle et la cuisine, ainsi que la toilette

des résidents exclusivement, nous y reviendrons. Je me rends donc dans la cuisine d'été pour me laver les mains (à l'eau uniquement). L'état du robinet et de l'évier ne me rassure pas vraiment. Je ne sais pas si je retire ou je rajoute de la saleté et/ou des bactéries sur mes mains. Je m'exécute tout de même, mais ne me sens pas totalement propre.

Je reprends ensuite le cours de mon immersion et apprends des choses riches sur cet écovillage au fonctionnement résolument durable (adoption d'un confort rudimentaire, recherche d'une autosuffisance alimentaire et matérielle, gestion raisonnée des ressources et récupération/réutilisation de biens et matériaux). Nous en arrivons à l'heure du dîner, qui débute ici curieusement à 17 heures, un horaire qui déstabilise mes repères quotidiens. Je comprends que l'écovillage ne réalise qu'un seul repas communautaire par jour, aux alentours de 17 heures. Souci d'économies et de préservation des ressources alimentaires ou simple manque d'implication des résidents dans la préparation des repas, la raison est obscure, y compris pour les résidents. Mon analyse me mène à la conclusion que c'est un peu des deux. Quoiqu'il en soit, les résidents me disent que cet unique repas est suffisant, qu'il est « consistant » et permet de les nourrir pour la journée. Ici, les résidents, comme les visiteurs, ont l'obligation de suivre un régime végétarien, c'est-à-dire qui exclut tous les produits et sous-produits d'origine animale de la consommation, alimentaire et matérielle.

Si je me suis conformé aux pratiques de mes hôtes, manger un repas par jour à base de produits végétariens m'a néanmoins peu à peu posé problème. J'accepte sans hésitation cette règle, désireux de respecter l'éthique du lieu, mais mon corps, lui, peine à suivre. Au fil des jours, et je dois le dire, assez rapidement, je me suis senti de plus en plus faible. Je ne répondais pas suffisamment à mes besoins nutritionnels journaliers. Cette expérience alimentaire révèle ma difficulté de rompre avec mes habitudes corporelles ancrées : faire trois repas par jour, ponctués de protéines animales, manger des produits laitiers, des œufs, du miel, autant d'habitudes qui traduisent une certaine socialisation alimentaire. À travers la faim, je découvre combien les normes nutritionnelles et les valeurs morales s'entremêlent. Me nourrir comme les résidents suppose ici de reconfigurer ma tolérance au manque. Mon corps a faim, et ce d'autant plus que les résidents nous demandent, en tant que visiteurs, de travailler pour la communauté, contribution quasi « obligatoire » pour séjourner dans l'écovillage - nous y reviendrons. Si les résidents me disent qu'ils prennent un petit-déjeuner conséquent (flocons d'avoine, salade de fruits, céréales, et autres fruits secs) et qu'ils « grignotent » au cours de la journée quelques fruits, je n'ai pu m'adapter complètement à ce rythme. À la manière de la façon d'aller aux toilettes dans cet écovillage, je me rends compte que je ne possède pas les mêmes *Techniques du Corps* que les résidents, pour le dire selon la terminologie de Mauss (1936). Je mange donc à plusieurs reprises dans la journée des encas que j'ai emportés avec moi, en particulier pendant les pauses de travail. Mais cette façon de prendre ses repas me pèse. Lors du repas communautaire, je mange d'ailleurs généralement peu par rapport aux quantités auxquelles je suis habitué (souci de partage équitable avec la

communauté) et l'important laps de temps entre les repas ne me convient pas, en particulier face à des journées durant lesquelles je travaille physiquement. C'est « éprouvant » comme je le note alors dans mon journal de terrain.

Nous préparons collectivement le repas communautaire de 17 heures. Chacun prend la charge d'une tâche : éplucher et/ou couper les légumes et fruits, faire cuire ceux-ci, préparer une salade ou une vinaigrette, etc. Pour ce faire, nous nous rendons dans la cuisine de l'écovillage, de prime abord une pièce ressemblant à toute cuisine occidentale classique. En y regardant de plus près, cette pièce est dénuée de réfrigérateur, de congélateur, de gazinière, de robot mixeur, de cuisinière, de four et tout autre appareil électrique – démarche volontaire de l'écovillage. Ce dernier privilégie en effet les équipements écologiques au détriment des appareils électriques, à moteur et à gaz. La nourriture est stockée dans la cave enterrée qui suffit à conserver tous les aliments et conserves faites par les résidents. La cuisson est faite à l'aide d'une cuisinière à bois et de fours artisanaux (*Rocket Stove*). Pour préparer le repas, nous rassemblons des aliments apportés par les visiteurs – toujours végétarien dans le respect des conditions de nos hôtes – mais aussi des aliments de l'écovillage. Je constate que ces derniers ne sont pas toujours frais. Cela s'explique non pas par une mauvaise gestion des denrées alimentaires, mais par le fait que les résidents récupèrent les invendus de produits (végétariens et biologiques) de l'épicerie locale – en plus d'y réaliser quelques achats improductibles dans l'écovillage (huile d'olive, crème d'amande, fruits secs, etc.). Les résidents cherchent en effet à être autosuffisants sur le plan alimentaire, sans y parvenir néanmoins. Ils utilisent la production des potagers et du verger (amarantes, potirons, blettes, asperges, carottes, concombres, roquette, tomates, poivrons, aubergines ainsi que pommes, poires et cerises notamment) pour la consommer directement et en font aussi des conserves, compotes et confitures. Les aliments récupérés sont donc issus d'invendus dont les dates de péremption sont proches ou dépassées et l'état déjà dégradé. J'ai moi-même participé à des collectes et ai pu constater la récupération de différentes denrées, dont des fraises avec des moisissures ou encore des fromages frais stockés, à notre retour, directement sur le plan de travail de la cuisine, pièce non réfrigérée, dont la température est alors bien au-dessus des normes de conservation, en particulier par un temps chaud de juin. Pourtant tous ces aliments sont consommés et je dois me faire à ces usages. Je l'avoue, j'ai parfois refusé de faire pénétrer dans mon corps certains plats, ayant connaissance des aliments à partir desquels ils avaient été confectionnés.

D'ailleurs mes craintes et refus d'ingérer des aliments en raison de leur état se sont accentués lorsque je me suis rendu compte, en plus des aliments à partir desquels sont élaborés les plats, des conditions dans lesquelles ces derniers sont préparés. L'état d'insalubrité de la cuisine et des instruments de cuisine m'a beaucoup « surpris ». Il y a d'abord un certain nombre de toiles d'araignées présentes sur les murs et angles de la maison, la cuisine n'y faisant hélas pas exception. A cela s'ajoute l'hygiène de cette pièce fortement

questionnable. Au-delà de poussières particulièrement présentes, différents résidus et tâches parsèment les murs, le plan de travail, l'évier, les placards ou encore la boîte à pain. L'état des instruments et ustensiles de cuisine est lui aussi loin d'être irréprochable. Au-delà du manque manifeste de lavage des ustensiles et appareils, j'ai particulièrement été frappé par l'état des casseroles et poêles dans lesquelles les résidents cuisinent chaque jour. Parce que l'écovillage n'achète aucun matériel neuf, préférant la récupération (en déchetterie notamment), il ne possède que des biens d'occasion, y compris le matériel de cuisine (batterie de cuisine). Or l'état des poêles, casseroles ou encore sauteuses m'a fortement posé problème. Celles-ci sont en effet délabrées si bien que le revêtement antiadhésif en teflon est généralement très écaillé. Cet état du matériel, loin d'être le signe d'une négligence, traduit la volonté des résidents de prolonger la vie des objets et d'accepter leur imperfection. Néanmoins, sachant que la nourriture que je consomme est cuite dans ces matériels, je ne peux m'empêcher de songer aux risques que je cours. L'acide perfluorooctanoïque (PFOA), l'un des principaux composants du teflon, est en effet fortement suspecté d'être cancérigène, immunotoxique et perturbateur endocrinien, en raison notamment des particules de plastique qu'il renferme. Ce composant est d'ailleurs maintenant interdit dans l'Union Européenne depuis 2020. J'ai l'impression de mettre de plus en plus mon corps en danger lors cette immersion, ici en consommant chaque jour des plats – même si l'immersion n'est pas longue... (phrase que je commence à me répéter régulièrement).

À l'état de la cuisine s'ajoute également la présence, dirais-je même l'omniprésence, de mouches dans la cuisine, y compris lors de la préparation des repas. C'est ainsi que lors de mon immersion par des journées ensoleillées, j'en compte parfois plus d'une trentaine volant dans cette pièce d'à peine dix mètres carrés. Leur présence m'irrite, trouble mon attention, et me mets mal à l'aise. Dans mon référentiel culturel (occidental), la cuisine est un lieu qui doit demeurer pur, protégé de toute contamination. La présence d'insectes, en particulier de mouches, y incarnent la transgression d'un ordre symbolique : elles appartiennent à la catégorie du sale, du nuisible. Elles sont associées à des notions d'insalubrité (Rozin et al., 1986) et doivent donc être chassées de cette pièce (et de la maison) par divers moyens plus ou moins chimiques (Dobscha et Ozanne, 2001). Cependant, ce que je perçois d'abord comme une atteinte à l'hygiène renvoie en réalité à un système symbolique particulier : celui, profondément ancré dans les cultures occidentales, qui distingue le pur de l'impur, le propre du sale, le sain de l'insalubre. Comme le rappelle Mary Douglas (1971), la saleté n'est pas une propriété objective des choses mais une « matière hors de place ». Autrement dit, ce n'est pas la mouche en soi qui est répugnante, mais le fait qu'elle surgisse dans un espace que ma culture définit comme devant être exempt de toute vie non-humaine. Ce que je perçois comme une pollution relève donc d'une construction culturelle spécifique, occidentale et hygiéniste.

Or, les individus qui se soucient profondément de la nature et des non-humains en raison du rapport quasi humain qu'ils ont avec, remettent en cause ces pratiques (Marchais et al., 2024) et laissent des insectes, considérés par certains comme « nuisibles », circuler dans leur maison - une pratique que l'écovillage adopte ainsi. Malgré la forte concentration d'insectes dans la cuisine, il n'y a aucun piège pour tuer ou attraper les mouches. Les habitants de l'écovillage semblent ainsi redessiner les frontières de la propreté. À la manière de ce que Warren et Price (2025) nomment le *dirtwork*, ils reconfigurent la ligne de partage entre le pur et l'impur. La présence d'insectes, loin d'être perçue comme un signe d'intrusion ou d'insalubrité, devient un indice de cohabitation avec le vivant. Là où je vois une menace sanitaire, ils voient un équilibre ontologique (Descola, 2005). Ce que je croyais être une évidence - le propre comme gage d'hygiène, la mouche comme menace - m'apparaît désormais comme un schème culturel incorporé, une perception façonnée par ma socialisation. Mon corps, pris de peurs d'être contaminés, révèle l'intensité de ces apprentissages.

Une fois les aliments et plats préparés dans la cuisine, nous les cuisons dans les poêles et casseroles en les enfournant dans des *Rocket Stove* quand le temps le permet ou dans la cuisinière à bois de la maison. Les *Rocket Stove* sont des poêles à bois qui permettent une combustion et une utilisation efficace de la chaleur produite. Dans l'écovillage, ils sont construits avec des pots de peinture, bouteilles de gaz, briques en terre/paille et autres matériaux. Si l'efficacité énergétique qu'offre ce type de poêle me séduit, je suis encore une fois arrêté par l'état dans lequel se trouvent ceux-ci. L'extérieur des casseroles et marmites est fortement noirci et présente différents résidus de cuissons antérieures. L'intérieur de ceux-ci n'est pas beaucoup plus propre, même si il semble nettoyé plus souvent que l'extérieur. Une nouvelle fois, la nourriture que j'ingère a un « goût » particulier lorsque je sais qu'elle est cuite dans ces contenants qui ne m'inspirent guère confiance en termes sanitaires.



Figure 2 - Rocket stove

Une fois la cuisson effectuée, nous mangeons le repas ensemble, chacun ayant apporté sa propre vaisselle. Le repas est l'occasion une fois de plus d'échanger et de discuter de l'écovillage, mais aussi du parcours de vie de chacun (Becker, 1953) et d'autres sujets aussi divers que nos passions, nos familles ou les événements qui surviennent aux actualités. À l'issue du repas, je souhaite nettoyer ma vaisselle. Les résidents m'expliquent que je dois, pour ce faire, me rendre dans la cuisine d'été, la cuisine de la maison n'étant pas destinée l'été à réaliser cette tâche. Je me rends donc dans cette cuisine où sont également présents les *Rocket Stove*. Tout le mobilier est posé directement sur la terre brute, couverte de cendres issues des *Rocket Stove*. L'évier, de récupération, est à ma disposition mais, dans un souci d'économie d'eau, je dois utiliser deux bassines pour faire ma vaisselle : une pour dégrossir le nettoyage, une seconde pour rincer. Le produit nettoyant est de la cendre de bois frottée directement sur les assiettes et couverts. J'apprends que cette technique est efficace et surtout très écologique, mais elle n'est pas dans mes habitudes et me surprend. La cendre de bois est pour moi associée à la noirceur, la saleté. Comment nettoyer avec quelque chose qui dans mes habitudes salit au contraire ? Je m'exécute néanmoins, n'ayant pas d'autre possibilité et souhaitant me conformer aux pratiques de mes hôtes.

Nous passons ensuite les soirées à discuter, faire des jeux, parfois aussi à chanter et danser ou tout simplement nous balader. La soirée s'achève alors et je dois à présent dormir. Il a été

convenu en amont de mon immersion que je dorme en tente, apportée par mes soins, dans un espace proposé par l'écovillage. Nous avons en effet la possibilité, en tant que visiteur, de dormir par nos propres moyens en extérieur ou d'utiliser le dortoir de l'écovillage où sont présents des « lits » - en réalité des matelas, parfois empilés les uns sur les autres et posés à même le sol ou sur des palettes et lits de récupération. Je suis satisfait de mon choix, en particulier lorsque j'apprends que les matelas sont généralement récupérés dans des déchetteries. Le couchage dans mes propres affaires m'apparaît plus hygiénique que celui offert dans le dortoir sur des matelas d'occasion, partagés par tous, résidents et visiteurs de passage et nombreux... Néanmoins, malgré un équipement adéquat (tente, sac de couchage, matelas gonflable, etc.) mon couchage est perturbé par l'impossibilité de trouver une surface adéquate pour dormir. Le terrain accordé par les résidents pour installer ma tente est en pente, et surtout avec d'importants trous que je sens sous mon dos pendant la nuit (le terrain n'a jamais été tassé, il est naturel). Au fil des nuits, je ne parviens alors pas à obtenir le sommeil dont j'ai besoin, en particulier face à des journées épuisantes durant lesquelles je travaille (nous y revenons après). Je sens alors peu à peu mon corps se fatiguer, s'épuiser dans la durée. Mon sommeil n'est pas réparateur. Je redoute de plus en plus les nuits durant lesquelles je sais que je dors mal.

Le matin, je me réveille tôt, presque aux aurores en raison des conditions peu confortables. J'ai souvent mal au dos. Je ressens alors la rosée qui mouille ma tente et me donne une impression d'humidité. Si nous sommes en été, l'écovillage est néanmoins situé dans une région où les nuits sont fraîches (aux alentours des 10°). Une fois un déjeuner pris avec des denrées que j'ai apportées (jus de fruits, gâteaux secs et parfois fruits), je reprends ma découverte de l'écovillage. Au-delà de parcourir ce dernier et de discuter avec les résidents et visiteurs, je dois participer aux différents chantiers, une mission que j'ai acceptée afin d'être autorisé à séjourner dans l'écovillage. La participation aux travaux a ainsi débuté à partir du deuxième jour, le premier étant un jour « d'acclimatation » consacré aux visites et la familiarisation avec le lieu. Je consacre entre trois, quatre et cinq heures de mon temps par jour à cette contribution pour l'écovillage, selon les chantiers en cours. Je participe à l'entretien du jardin, je range des pièces très encombrées et en désordre, je déblaie et je fais de multiples tâches de bricolage (réparation de meuble divers, etc.). J'ai également coupé des bambous directement plantés sur le terrain de l'écovillage, afin de les recouper en deux et d'en faire des liteaux permettant de tenir les tuiles d'un toit que nous avons refait. J'ai fait des tuteurs avec une partie de ces bambous. J'ai aussi confectionné des murs en terre-paille en préparant les moules, tasseaux de bois et le mélange eau/argile/paille. Nous avons ainsi rénové plusieurs appentis (serre, cabanon de stockage, etc.) en créant de nouveaux murs ou en remplaçant leur toiture avec des tuiles de récupération qu'il a fallu transporter à la main. J'ai déjà effectué des travaux manuels, pour mon compte ou pour celui de proches, et c'est là une tâche qui ne me repousse pas, bien au contraire. J'apprécie travailler et faire par moi-même, en particulier lorsque l'on a « à côté » une vie de chercheur dont le travail est très

« cérébral ». Cependant, je regrette ici les conditions dans lesquelles ces travaux sont réalisés. Mon corps est parfois rudement mis à l'épreuve. Je découvre la dureté d'un labeur sans machines, réalisé avec peu de protection. Je manipule des matériaux et produits salissants, coupants ou encore piquants à la main ou avec des gants généralement troués. J'utilise également des outils d'un certain âge, bien souvent délabrés, rouillés, émoussés mais aussi inappropriés à la tâche pour laquelle ils m'ont été confiés. Mon dos et mes mains me font souffrir de ces utilisations inappropriées après plusieurs minutes. Dans mes travaux, je participe aussi au glanage de matériaux, mobiliers et objets divers, en me rendant dans des chantiers de construction et dans des déchetteries. Si la pratique relève d'une démarche écologique, je ne me sens parfois pas à mon aise. Aller glaner des matériaux de construction dans des chantiers me met dans une position inconfortable. Même si les résidents me disent qu'il s'agit là de déchets de chantier, nous pénétrons tout de même dans des lieux « interdits au public ». De même, me rendre dans les bennes de déchetterie pour glaner des objets n'est pas une pratique à laquelle je suis habituée. J'ai l'impression d'enfreindre les règles, légales mais aussi sanitaires. Il y a quelque chose de l'ordre du dégoût (Rozin et al., 1986) à récupérer des objets dans des bennes de déchetteries.

En rentrant de ces lieux, mais aussi plus globalement après ces journées d'été à travailler, je ressens le besoin de nettoyer mon corps, qui me semble sali, presque « pollué » par mes activités. Je n'ai pas cherché à faire ma toilette le soir du premier jour car je m'étais lavé le matin chez moi en prévision. Le second soir, je souhaite donc la faire. Durant la visite du lieu, les résidents m'ont indiqué comment me laver. Ils mettent à la disposition des visiteurs la douche solaire qui est située à l'extérieur de la maison principale. Il s'agit là d'une structure très légère construite spécifiquement par les résidents pour accueillir cette douche. Ce cabanon est constitué d'un bac de douche glané, d'un tuyau d'arrosage en guise de pommeau de douche et de murs construits en palettes. Cette douche n'étant pas reliée au réseau d'eau, l'eau chauffe grâce au soleil à l'aide d'un bac d'eau situé au-dessus. Ce dispositif favorise l'économie d'eau et d'électricité. L'écovillage est pourtant connecté au réseau d'eau communale, mais il ne dispose que de trois points d'eau situés dans la maison principale (un évier dans la cuisine et un dans la salle d'eau) et dans la cuisine d'été. Le point d'eau de la salle d'eau n'est pas accessible aux visiteurs. L'ensemble des autres habitations (caravanes, yourte, maisonnettes, etc.) n'est pas relié au réseau. La structure en palette de la douche qui m'est accessible offre peu d'intimité, sa fabrication laissant d'importantes ouvertures. Mais ce n'est pas ce manque d'intimité qui m'a posé le plus de difficultés, mais l'accès à l'eau. Si j'ai pu accéder à cette douche, j'ai vite compris, comme me l'a affirmé une résidente, qu'« il est mal vu ici de prendre une douche tous les jours ». L'écovillage souhaite en effet que ses résidents ne se douchent/lavent pas tous les jours. Se laver ici n'est plus un acte automatique, mais une décision. Il faut partager l'eau. Je me suis donc peu lavé durant mon immersion et avec généralement une eau peu chaude voir froide (l'eau n'ayant pas le temps de chauffer pour permettre la toilette de tous les visiteurs et résidents).

Si je comprends cette démarche d'économie d'eau, je constate aujourd'hui que ce qui m'a posé des difficultés est le décalage de pratiques que j'ai avec les résidents. Pour reprendre la terminologie de Mauss (1936 : 20), je ne partage pas les mêmes « *techniques des soins du corps, frottage, lavage, savonnage* » avec cet écovillage. Je suis (trop) habitué au confort moderne, à l'usage d'un espace propre et privatif et à l'accès à l'eau courante, et chaude au besoin, pour avoir pu répondre à mes besoins d'hygiène. Après des journées d'été, à réaliser des tâches parfois difficiles et éreintantes, cette façon de faire mes soins du corps, avec peu d'eau pour me laver complètement, m'a mené à me sentir impropre, sale – un sentiment des plus désagréable lorsque l'on va se coucher et que l'on doit recommencer une journée similaire le lendemain. Ce sentiment a d'ailleurs été renforcé lorsque je me suis rendu compte que les résidents dégagent une forte odeur corporelle qui m'incommodé parfois. J'en ai conclu que c'est en raison de cette façon de faire leur toilette qu'ils dégagent une odeur qui, dans une vision hygiéniste occidentale, est anormale. Bien qu'ayant vécu cette recommandation à peu se laver comme une privation, je comprends qu'elle est en réalité une expérience de sobriété que vivent chaque jour mes hôtes. Être propre ne signifie pas être lavé à grande eau dans cette communauté, ce qui rappelle à nouveau le *dirtwork* (Warren et Price, 2025) un travail sur les frontières du propre, où l'hygiène n'est pas abolie mais repensée. Là où mes habitudes visent à neutraliser toute matière ou odeur jugée sale, l'écovillage invite à composer avec elle, à négocier le juste équilibre entre soin de soi et respect du vivant.



Figure 3 - Douche extérieure

En pénétrant dans la douche extérieure pour faire ma toilette, je dois d'ailleurs également prendre garde aux guêpes et leurs nids présents à différents endroits de l'écovillage, y compris à l'entrée même des appartements tels la douche. Au-delà des mouches dans la cuisine que j'ai évoquées plus haut, j'ai dû accepter plus globalement la façon de vivre des résidents qui cohabitent avec tous les animaux. Dans cet écovillage, les résidents, et tout visiteur, ne doivent pas chasser, repousser ou empêcher la présence des animaux et insectes, y compris ceux considérés communément comme nuisibles. À la manière d'autres individus qui manifestent des relations quasi humaines avec des animaux, la présence des nuisibles comme les guêpes n'est, dans cet écovillage, pas marquée du signe de la peur ou de la dangerosité, nécessitant leur éradication de la sphère de vie des hommes. Si je comprends cette façon de faire, il n'en reste pas moins que je n'y suis pas habituée. Voir voler des guêpes à quelques centimètres de soi, les avoir parfois sur soi, y compris lorsque l'on est nu en prenant une « douche » n'est pas toujours évident. Si j'ai essayé de me raisonner, la peur associée à ce genre d'insectes hyménoptères est tenace. Je redoute de me faire piquer. Après tout c'est si simple de les éliminer pour s'en débarrasser – une façon de faire sans demi-mesure pour ces insectes, mais résolument ancrée en nous.

De manière similaire, je dois accepter la présence des moustiques, qui sont ici laissés libres dans leur déplacement. Les résidents se réjouissent même lorsque qu'ils se font piquer car cela est « *nécessaire à leur survie* ». Il m'a été difficile à plusieurs reprises de voir les moustiques s'approcher de moi en restant impassible. J'ai dû faire d'importants efforts pour me contrôler et ne pas repousser (sans même tuer) d'un coup de main des moustiques – un geste qui, si je l'avais fait et avais été vu par des résidents, aurait été très mal accueilli dans cette communauté.

Au-delà des insectes, la cohabitation avec d'autres animaux m'a aussi posé problème, notamment les rats. Si les résidents me confient qu'il y a de nombreux rats dans l'écovillage, ils me disent dans le même temps que je dois m'adapter à leur présence en protégeant mes aliments dans des bocaux en verre, dans des sachets à plusieurs épaisseurs et dans un réfrigérateur non fonctionnel servant de cage de protection en métal. Cela me déroute beaucoup de comprendre qu'il y a des rats qui, en quête de nourriture, circulent partout sur le site, dans toutes les pièces. Les résidents les croisent souvent. Des affiches dans la cuisine et dans le garde-manger, pièces où la nourriture est la plus présente, signalent d'ailleurs aux visiteurs et résidents qu'il est impératif de fermer et protéger sa nourriture car « *les rats rôdent* ». Leur présence, loin d'être cachée, est intégrée au quotidien du lieu. Si j'ai eu la « chance » de ne pas apercevoir directement de rats durant mon immersion, des visiteurs et des résidents avec qui j'échange en ont vu les jours où je suis présent. Un visiteur, lui aussi quelque peu dérouté, m'indique d'ailleurs : « *je viens d'en voir un tout à l'heure quand je suis allé poser ma nourriture* ». Pour moi, cette cohabitation volontaire est profondément déstabilisante. Je ne peux m'empêcher, à chaque instant où je pénètre dans une pièce et souhaite accéder à de la nourriture, d'être méfiant et de me préparer à rencontrer des rats. Même sans les voir, je les imagine. Je ressens la peur du contact, perçu ou physique. J'emballe donc soigneusement mon alimentation mais sais aussi que je consomme des aliments partagés par l'écovillage qui ont pu être en contact avec des rats. Je n'ai pu me faire à cette cohabitation. Le rat, dans mon imaginaire, n'est pas un simple animal, il est chargé d'une symbolique de peur, de contamination, de menace. Les résidents, eux, semblent habiter un autre régime de classification. Le rat n'est pas symbole d'insalubrité, mais un quasi-humain partie intégrante d'un écosystème qu'ils refusent de hiérarchiser. A nouveau, je mesure à quel point mon corps est porteur d'un héritage culturel : celui d'un rapport hygiéniste au monde où la santé s'obtient par séparation et contrôle. Mon réflexe d'éloignement et de peur traduit la persistance de ce schème : mon dégoût est socialement construit. Je ne parviens pour autant à me défaire de l'impression de mettre mon corps en danger, que ce soit par le contact potentiel avec des rats que par celui avec la nourriture et les objets avec lesquels ils rentrent en contact et que je touche et ingère.



Figure 4 - Affichette de prévention à la présence des rongeurs dans le garde-manger : « Attention de bien fermer. Les rats rodent »

La présence des puces accentue ces ressentis. J'apprends en effet que l'écovillage est régulièrement envahi de puces. Les résidents m'expliquent que ces dernières sont tolérées, d'autant qu'ils refusent l'usage de produits chimiques. Certains racontent même qu'elles sont parfois présentes en nombre très important dans les lits, vêtements et même sur le corps des individus. J'écoute, inquiet. L'idée que des insectes puissent circuler sur les draps ou les corps me plonge dans une angoisse latente. Je ne souhaite pas que mes vêtements et mes affaires soient contaminés de puces. Je redoute d'être piqué mais aussi de transporter malgré moi des œufs et larves, conduisant alors à devoir traiter à mon retour mon logement, à la manière des punaises de lit. Cette peur ne relève pas seulement du confort, elle touche à une conception du corps comme espace à défendre. Ici encore, je vois combien mes réactions sont façonnées par une culture de la séparation et de la maîtrise du vivant.

Je passe ainsi cinq jours dans ces conditions. Cinq jours durant lesquels je dois conjuguer entre ces étrangetés, difficultés et peurs – qui s'amplifient à mesure des jours – et ma volonté de recherche. Chaque jour je fais de nouveaux constats et observations déroutantes. Et c'est au cours du cinquième jour que mon immersion bascule. Je mets un terme à cette dernière lorsque, allongé dans ma tente, je découvre qu'une tique s'est fixée à ma cuisse. La peur est immédiate, viscérale. Je sais que la tique est susceptible de transmettre la maladie de Lyme dont les conséquences irréversibles provoquent notamment douleurs articulaires durables et paralysie des membres. Cette fois je ne peux plus négocier. Le terrain devient soudainement

dangereux, mon corps vulnérable. Je quitte donc le terrain afin de retirer cette tique avec des outils appropriés et désinfectés. L'intérêt scientifique de ce terrain n'est plus suffisant pour « compenser » les conséquences potentielles de cette immersion sur mon corps.

Conclusion

Si un terrain de recherche semble très riche et offrir de belles perspectives scientifiques, il arrive des situations où le chercheur peut être amené à le quitter prématurément. Il n'est pas nouveau que la démarche ethnographique provoque des déconvenues au chercheur. Cet article répond ainsi à la proposition de Robert-Demontrond et al. (2013 : 123) de « *systématiser dans les contributions scientifiques le récit des « vicissitudes méthodologiques » » de l'ethnographie*. Face à ces terrains difficiles, voire étranges, il est possible dans un premier temps, comme je l'ai fait, d'adopter une « *stratégie d'indigénéisation* » (Augé et Colleyn, 2004 : 27) consistant à faire croire aux hôtes que le chercheur partage leurs croyances et valeurs. Pour éviter le problème de « *l'attente d'une communauté de croyances* » (Robert-Demontrond et al., 2013 : 113), je me suis ainsi plié au mode de vie et de consommation de l'écovillage, même si il était éloigné du mien. J'ai consenti à faire des efforts, à prendre sur moi et à accepter de vivre différemment, en particulier en termes de confort, car je savais qu'il y avait dans cette ethnographie un réel intérêt scientifique. À la manière de la « *mêmeté idéologique* » (Robert-Demontrond et al., 2013 : 108), ou de la mise entre parenthèses partielle de son soi (Caratini, 2004 : 96 ; Godelier, 2004 : 193), je me suis conformé aux pratiques des résidents et me suis décentré de mes propres habitudes. J'ai adopté des pratiques qui ne sont pas les miennes et qui m'ont alors pour certaines semblé pénibles (e.g. tolérer la présence de divers nuisibles comme des mouches par dizaine, accepter un confort rudimentaire ou encore consentir à une hygiène discutable). Pour autant, si je ne partageais ni les croyances ni les pratiques de l'écovillage en totalité, j'ai suivi – dans un premier temps – la recommandation de Céfaï et Amiraux consistant à « *travailler sur soi pour simuler l'accord* » (2002 : 5) et ainsi apparaître comme un *insider* de la communauté (Hirschman, 1992).

Cependant, cette stratégie, et cette situation vécue, peuvent mener à un inconfort moral, un mal-être croissant durant l'immersion lorsque le chercheur s'immisce dans des univers de croyances auxquelles il n'adhère que partiellement. Pour ma part, l'inconfort ou le malaise n'est pas seulement moral, comme le rapporte la littérature (Robert-Demontrond et al., 2013), il est aussi pratique. Face à de telles tensions internes que peut rencontrer le chercheur, la littérature mentionne bien des stratégies, comme celle de « *l'ambiguïté* » qui consiste pour le chercheur à « *se faire croire à lui-même qu'il partage, en un certain sens, les croyances des autres* » (Olivier de Sardan, 2000 : 428). Néanmoins, je suggère que les chercheurs-ethnographes doivent être conscients que tout stratagème pour accéder au terrain a ses limites, limites qui résident parfois dans la trop grande différence de pratiques aux conséquences parfois corporelles. Mon expérience montre que c'est le corps qui m'a fait

défaut. Le corps n'est parfois pas discipliné pour supporter une dissonance trop importante de mode de vie. Ma motivation et ma familiarisation avec le terrain n'ont pas suffi à m'empêcher de ressentir un inconfort vis-à-vis des conditions de vie et d'hygiène de l'écovillage – conditions qui seraient d'ailleurs jugées inadaptées et inconfortables par une grande majorité des individus. Si je pensais mon esprit et ma volonté de recherche forts, ils n'ont pas suffi à contrebalancer les difficultés pratiques, souffrances et peurs qui ont affecté mon corps. La dissonance que peut éprouver le chercheur avec son terrain, « *miné* » (Robert-Demontrond et al., 2013 : 104), peut ainsi le mener à quitter prématurément ou temporairement son terrain. Toute stratégie, aussi pertinente soit-elle, ne parvient pas à occulter totalement la dissonance qu'il éprouve dans de telles conditions.

Si un terrain miné peut conduire à son abandon, le but de cet article n'est cependant pas de décourager les chercheurs. Moi-même j'ai été perturbé et contraint dans ma démarche ethnographique, mais je n'ai pour autant pas renoncé à mon projet et mon objectif scientifique. Si j'ai en effet quitté mon terrain, j'ai souhaité refaire une seconde immersion, en tenant cependant compte des difficultés que j'ai rencontrées. Ayant gardé contact avec l'écovillage, j'ai pu refaire une immersion en juin de l'année suivante. Néanmoins, afin de ne pas réitérer la même expérience et faire subir des problématiques similaires à mon corps, j'ai décidé de passer les nuits dans un camping situé non loin de l'écovillage. Ainsi, j'ai pu bénéficier de conditions vie et d'hygiène plus favorables (accès à l'eau courante, douches chaudes, toilettes propres, repas matin et soir, couchage confortable, etc.). J'ai pu alors partager durant huit jours l'ensemble de la journée avec les résidents (9h à 22h environ) et mener à bien mon travail. Adapter les conditions de mon immersion m'a ainsi permis de poursuivre ma recherche, tout en évitant au maximum les contraintes corporelles de ce terrain difficile – une stratégie m'ayant permis de contrer l'épreuve physique de mon immersion ethnographique.

Références

- Arnould EJ (1998) Daring consumer-oriented ethnography. In: Stern B (Ed) *Representing Consumers: Voices, Views and Visions*. Routledge: London, pp. 85-126.
- Augé M et Colley JP (2004) *L'anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Becker HS (1953) Becoming a marihuana user. *American Journal of Sociology* 59(3): 235-242.
- Béji-Bécheur A, Herbert M et Özçağlar-Toulouse N (2011) Etudier l'ethnique: la construction de la responsabilité des chercheurs face à un sujet sensible. *Revue française de gestion* 216: 111–128.
- Belk RW (1988) Possessions and the extended self. *Journal of Consumer Research* 15(2): 139–168.
- Borraz S, Zeitoun V et Dion D (2021) Subjectivité et réflexivité : les apports du contre-transfert aux recherches interprétatives. *Recherche et Applications en Marketing* 36(1): 63-79.
- Caratini S (2004) *Les non-dits de l'anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Casey K, Lichrou M et O'Malley L (2017) Unveiling everyday reflexivity tactics in a sustainable community. *Journal of Macromarketing* 37(3): 227–239.
- Casey K, Lichrou M et O'Malley L (2020) Prefiguring sustainable living: an ecovillage story. *Journal of Marketing Management* 36(17-18): 1658-1679.
- Céfaï D et Amiraux V (2002) Les risques du métier: engagements problématiques en sciences sociales. *Cultures et Conflits* 47: 15–48.
- Clifford J (1988) *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Cooper L et Baer HA (2018) *Urban eco-communities in Australia: Real utopian responses to the ecological crisis or niche markets?* Singapore : Springer.
- Craig Lees M et Nill C (2002) Understanding Voluntary Simplifiers. *Psychology & Marketing* 19(2): 187-210.
- Descola P (2005) *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Dobscha S et Ozanne JL (2001) An ecofeminist analysis of environmentally sensitive women using qualitative methodology: The emancipatory potential of an ecological life. *Journal of Public Policy & Marketing* 20(2): 201-214.
- Douglas M (1971) *De la souillure : Essay sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : Maspero.

- Fassin D (2008) L'inquiétude ethnographique. In : Fassin D et Bensa A (Dir.) Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques. Paris : La Découverte, Coll Bibliothèque de l'IRIS.
- Favret J (1969) En ethnologie, le crime ne paie plus. Critique 271 : 1074-1082.
- Geertz C (1973) The Interpretation of Cultures. New York, NY: Basic Books.
- Godelier M (2004) Briser le miroir du soi. In: Ghasarian C (éd.) De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Paris: Armand Colin, 193–212.
- Guillard V (2021) Comment consommer avec sobriété. Vers une vie mieux remplie. Louvain-la-Neuve: De Boeck.
- Hirschman EC (1992) The consciousness of addiction: toward a general theory of compulsive consumption. Journal of Consumer Research 19(2): 155–179.
- Holbrook MB (1995) Consumer research: introspective essays on the study of consumption. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Hong S et Vicdan H (2016) Re-imagining the utopian: Transformation of a sustainable lifestyle in ecovillages. Journal of Business Research 69(1): 120-136.
- Kozinets RV et Belz FM (2011) "The indefinite future": Ideas, ideals, and idealized ideology in the global eco-village. In: Ahluwalia R, Chartrand TL et Ratner RK (eds) Advances in Consumer Research (Vol. 39). Association for Consumer Research, pp: 67–68.
- Malinowski B (1985) Journal d'ethnologue. Paris: Editions du Seuil.
- Malinowski B (2010) Les Argonautes du Pacifique Occidental. Paris: Gallimard.
- Marchais D ; Roux D ; Arnould E (2024) Hybridations des relations homme-nature et changements de pratiques de consommation : une analyse au prisme des ontologies de Descola. Recherche et Applications en Marketing, 39(2) : 3-30.
- Mauss M (1936) Les techniques du corps. Journal de psychologie, 32(3-4) : 3-23.
- Olivier de Sardan JP (2003) L'enquête socioanthropologique de terrain : Synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants. LASDEL: Études et Travaux, n°13.
- Robert-Demontrond P, Beaudouin V, Bellion A, Dabadie I, Schmidt C et Sugier L (2018) Ethnographier la consommation. Théories et pratiques. Caen: EMS Editions.
- Robert-Demontrond P, Joyau A, Beaudouin V, Bellion A et Sugier L (2013) De l'Odyssée à l'Illiade : stratagèmes et compétences pratiques en ethnomarketing. Recherche et Applications en Marketing 28(4) : 103 –127.

- Rozin P, Millman L et Nemeroff C (1986) Operation of the laws of sympathetic magic in disgust and other domains. *Journal of Personality and Social Psychology* 50: 703-712.
- Schau HJ, Muniz AM et Arnould EJ (2009) How brand communities create value. *Journal of Marketing* 73(5): 30–51.
- Schouten JW et McAlexander JH (1995) Subcultures of consumption: An ethnography of the new bikers. *Journal of Consumer Research* 22(1): 43-61.
- Shaw D et Newholm T (2002) Voluntary simplicity and the ethics of consumption. *Psychology & Marketing* 19(2): 167-185.
- Sherry JF (1998) The soul of the company store: Niketown Chicago and the emplaced brandscape. In: Sherry JF (ed.) *Servicescapes: The Concept of Place in Contemporary Markets*. Chicago: NTC Books, pp.109–146.
- Thompson CJ (1996) Caring Consumers: Gendered Consumption Meanings and the Juggling Lifestyle. *Journal of Consumer Research* 22: 388-407.
- Warren NB et Price LL (2025) Consumer Dirtwork: What Extraordinary Consumption Reveals about the Usefulness of Dirt. *Journal of Consumer Research* 51(6):1229-1251.